

La prolétarisation de l'habitat dans l'ancienne Médina de Casablanca

(suite et fin) (1)

4° LA PROLETARISATION DE L'HABITAT.

Nous avons déjà indiqué que les maisons bourgeoises qui subsistent en médina étaient dispersées sur toute son étendue et noyées dans la masse des logements populaires.

Pour ces derniers, on peut affirmer sans crainte d'erreur, mais sans qu'il soit possible de donner un pourcentage, que la règle quasi générale est, aussi bien *intra* que *extra muros* : une famille par pièce. Seuls font exception à la règle, outre les notables qui ont conservé la grande maison familiale, les propriétaires qui occupent le plus souvent le dernier étage de leur maison (encore les propriétaires de petites cours n'occupent-ils souvent qu'une pièce), des israélites qu'on pourrait dire de classe moyenne, dont le logement est européenisé, et, parmi les musulmans, les commerçants, ouvriers qualifiés et fonctionnaires dont le revenu leur permet d'occuper deux et plus rarement trois pièces. Or, les manœuvres non qualifiés et petits artisans constituent l'énorme majorité de la population du secteur.

Nous étudierons successivement : la maison bourgeoise prolétarisée, l'immeuble de rapport à l'euro péenne, la petite maison à étage, la cour à logements sans étage, le bidonville.

Il n'est pas de meilleure preuve de l'exode de la bourgeoisie casablancaise vers la nouvelle médina ou les quartiers européens, que le nombre des maisons de notables actuellement louées par étage et, beaucoup plus souvent, par pièce. Elles se rencontrent évidemment surtout dans l'ancienne médina *intra muros*. Ces maisons sont rares *extra muros*, et même à peu près inexistantes dans le quartier de Bab Jdid. On en rencontre quelques unes dans le quartier de Bab Marrakech : ce sont la plupart du temps des maisons de notables israélites qui ont émigré vers la ville européenne.

En général, plus la maison est grande et spacieuse, plus elle a été prolétarisée, car plus rares étaient les chances de trouver des locataires assez aisés pour occuper tout un étage. Ceux-ci préfèrent, s'il s'agit d'israélites évolués, habiter un immeuble moderne, plus confortable, et s'il s'agit de musulmans, habiter une maison modeste où ils seront seuls et chez eux.

Le propriétaire, ou le locataire principal, tire partie des moindres recoins de la maison. La cuisine est en général commune à tous les locataires de l'étage. Il arrive très souvent

qu'elle soit louée ou sous-louée à usage de chambre et chaque locataire fait sa cuisine devant sa porte. Nous avons même vu un *bit-el-ma* ainsi loué et occupé. Il en est de même des soupentes qui peuvent se trouver dans le vestibule en chicane, réduits obscurs où l'air ni la lumière ne pénètrent jamais. Les grandes pièces de la maison traditionnelle sont d'ordinaire coupées en deux ou même en trois par des cloisons. Pour éviter d'avoir à percer une nouvelle porte, la cloison est parfois disposée de façon à couper la porte en deux. Si la pièce n'a pas été divisée, elle est souvent occupée par deux familles et la densité est la même. Comme nous l'avons déjà dit, la terrasse est souvent couverte de constructions légères, baraques en planches ou en aggloméré. On trouve quelquefois des baraques jusque dans un coin du patio. Enfin, il est d'anciennes maisons aristocratiques, tombées en ruines, qui ont été transformées en véritables bidonvilles : les grandes pièces dont le plafond et les murs s'effondrent ont été réparées tant bien que mal au moyen de planches ou de tôles, et des baraques viennent s'encaster entre les arcades du patio.

Parmi les immeubles de rapport, il faut distinguer deux catégories : les immeubles à l'euro péenne, divisés en appartements, dotés d'un confort relatif. Ils sont habités en général par des européens, des israélites évolués, parfois un fonctionnaire musulman, souvent algérien. En réalité, sauf deux ou trois, situés dans le quartier de Sidi Bousmara, il ne faut pas se représenter ces immeubles sur le type de ceux de la ville européenne. La plupart ont été modernes il y a 30 ou 40 ans, au temps où les européens de Casablanca habitaient la vieille médina. Depuis, ils ont été déclassés. Certains sont délabrés, les propriétaires ne les entretiennent pas.

D'autres immeubles, la plupart, sont bâtis sur le type de la maison traditionnelle, autour d'un patio carré. Mais ils ont été conçus pour la location, comportant deux et parfois trois étages et un grand nombre de pièces. Ils sont surtout fréquents dans l'ancien mellah et dans le quartier de Bab Marrakech, et habités presque uniquement par des juifs. C'est là que la densité est la plus forte. Il n'est pas rare de trouver des immeubles de vingt pièces, habités par cent à cent-vingt personnes, chaque famille n'occupant, là aussi, qu'une pièce.

Innombrables sont les petites maisons comportant un, quelquefois deux étages. Elles appartiennent souvent à un petit propriétaire, qui n'a que cette maison et habite l'étage, le second s'il y en a deux. C'est au rez-de-chaussée de ces

(1) La première partie de cette étude de M. A. Adam a été publiée dans le numéro 45, volume XII, 1^{er} trimestre 1950 du bulletin économique et social du Maroc.

petites maisons que les conditions d'hygiène sont en général le plus déplorable. Le patio, s'il y en a un, est le plus souvent si étroit qu'il ressemble plutôt à une cheminée. Souvent il n'y en a pas et les pièces s'ouvrent sur un vestibule couvert qui ne prend jour sur l'extérieur que par la porte (toujours fermée quand des musulmans y habitent) et par une petite fenêtre haute. Nombreuses sont les pièces où l'électricité doit rester allumée toute la journée, quand il y a l'électricité. Au moment de la confection des repas, la maison est littéralement enfumée. Les femmes juives, elles, ont la ressource de mettre leur kanoun sur le pas de la porte ou même dans la rue.

Le type le plus fréquent d'habitation dans les quartiers de Bab Jdid et de Bab Marrakech (mais on le rencontre aussi en médina) c'est la cour sur laquelle s'ouvrent un nombre variable de pièces sans étage, de deux jusqu'à quinze ou vingt. A l'extrême on a le derb Bou Henna, qui comprend 133 logements et n'est qu'une grande cour. Les constructions ne sont souvent que des gourbis, faits de moellons à peine dégrossis jointoyés d'un peu de boue, le tout badigeonné

de chaux. Dans certains derbs, tel le derb el Feçça, ces petites cours sont très au-dessous du niveau de la rue parce que la terre provenant des puits creusés pour remédier à l'absence d'égouts a été rejetée dans la ruelle dont elle a élevé le niveau. Inutile de dire que ces cours deviennent des cloaques par temps de pluie.

Le mot bidonville évoque ces vastes agglomérations de baraques sordides, comme Ben Msik et les carrières centrales, qui défigurent les approches des grandes villes marocaines. On aurait tort de croire que la réalité du bidonville soit circonscrite à ces agglomérations. C'est, si l'on peut dire, le bidonville à l'état de continent. Il y a aussi le bidonville à l'état d'archipel. Un peu partout dans les quartiers *extra muros* et jusque dans la médina, de petits bidonvilles de quelques baraques sont incrustés entre les murs des immeubles voisins. C'est, de tous les modes d'habitat, le plus économique : l'occupant du bidonville ne paie que le loyer du sol, il édifie lui-même sa baraque avec des matériaux de récupération (vieilles planches, tôles, sacs, etc...) qui ne lui coûtent pas cher.



(Cliché de l'auteur)

« Lumpen-proletariat ». Ces hommes, célibataires sans emploi, dockers au travail intermittent, ont édifié ces gourbis, à l'aide de parpaings trouvés sur place, le long de la rue Flaubert, sur le terrain vague situé devant la Piscine Municipale. De vieilles nattes déchirées, quelques plaques de tôle forment le toit, soutenu par des perches.

Il n'est pas possible de chiffrer le nombre de ces baraques. Elles sont particulièrement nombreuses dans le quartier le plus récent, Bab Jdid, surtout dans les derbs dits *Busbir le-qdim*. On en trouve aussi dans le quartier de Bab Marrakech. La médina elle-même n'en est pas

exempte. Partout où demeure une parcelle de terrain libre, des gens s'y installent et y édifient leur cellule. Le jour où le propriétaire décide de construire et veut les expulser, un conflit surgit.

Ces petits bidonvilles sont habités en majorité par des musulmans. Cela provient tout simplement du fait que le quartier le plus récent, Bab Jdid, contient très peu d'israélites,

ceux-ci préférant s'agglutiner à leurs coréli-gionnaires dans les quartiers plus anciens de Bab Marrakech et de la médina, où la construction en dur couvre la presque totalité du terrain.



(Cliché de l'auteur)

Bidonville incrusté dans le Derb Jdid (*Busbir le qdim*) et habité par des musulmans et des israélites. Caisses, tôles et vieilles nattes, chacun s'efforce de défendre son intimité en édifiant devant la porte, comme on le voit sur la gauche, un enclos de fortune, dans lequel la femme fait la cuisine.

On conçoit ce que peut être l'entassement de la population dans ces diverses catégories de logements. C'est dans les cours et les baraques qu'il est le moins fort. Les immeubles et les maisons ex-bourgeoises battent à ce point de vue tous les records. Et les israélites l'emportent de loin sur les musulmans dans ce genre de performance. Leur besoin de rester entre eux, de se serrer les uns contre les autres amène sans cesse de nouveaux flots d'immigrants dans des quartiers déjà surpeuplés au-delà des limites de la vraisemblance. D'autre part, leur natalité est nettement plus forte que celle des musulmans. Les familles de 6, 7, 8 enfants sont courantes. Sans qu'on puisse parler de famille patriarcale au sens propre du mot, les israélites ont l'esprit de famille très développé : les grands-parents, des frères, des sœurs s'agglutinent autour du ménage. Tout cela aboutit couramment à entasser 10 ou 12 personnes dans une pièce qui n'a pas plus de 10 à 12 m², quelquefois moins.

Nous avons vu dans le mellah une pièce de 2 m. sur 2 m. dans laquelle vit une famille de 8 personnes dont 5 enfants. L'un des côtés de la pièce est occupé par un lit à une place sur lequel couchent les parents. Les autres, le soir venu, s'étendent par terre sur des couvertures et, comme la pièce est trop exiguë, l'un des enfants doit se glisser sous le lit.

Plusieurs ménages cohabitent parfois dans la même pièce. Le fait est fréquent chez les israélites. On le rencontre aussi, quoique plus rare, chez les musulmans. Nous avons vu, dans la médina, une pièce occupée par deux ménages : le mari, sa femme, sa sœur et le mari de celle-ci. On trouve aussi le cas d'un ménage hébergeant un frère ou une sœur célibataire. Il y a un cas extrême au derb el Ma'izi : quatre familles dans une seule pièce, chacune occupant un angle. Il y en aurait même eu cinq à un moment donné, chacune occupant le centre à tour de rôle.



(Cliché de l'auteur)

Autre Bidonville dans le quartier de Bab Jdid. Musulmans et israélites mélangés. Les baraques sont de construction plus régulière. Au centre, un puits à l'eau polluée. Le linge sèche sur des cordes, sur les portes, sur les toits ou sur le tronc penché d'un vieil arbre. A gauche, un juif accroupi bricole ; autour de lui, les ustensiles du ménage, un mortier, quelques cuvettes émaillées, un plat et un pot en terre ; on aperçoit près de l'entrée la jarre d'eau, que le *gerrab* vient remplir chaque jour : sur le cercle en bois est posée une boîte de conserve qui sert à puiser l'eau.

Le mobilier est, on s'en doute, extrêmement modeste dans de telles conditions d'habitat. Son aspect est différent chez les israélites et chez les musulmans. Au bas de l'échelle sociale, il se ressemble souvent. C'est le même tas de chiffons sur une natte sordide, les mêmes ustensiles de cuisine réduits au minimum. Dès qu'on s'élève un peu, l'orientation diverge : l'israélite tend à imiter l'européen, le musulman imite le mode de vie traditionnel de la bourgeoisie citadine musulmane. C'est ainsi que chez les juifs, le lit est d'usage courant, même si ce n'est qu'un grabat où des planches tiennent lieu de sommier. Les musulmans, au contraire, dès que leurs moyens le leur permettent, installent des divans bas autour de la pièce, les couvrent de tissus brodés et de mousseline et tapissent les murs de « haïti ». Ce n'est qu'à un degré d'évolution (et de fortune) beaucoup plus avancé qu'ils imitent les habitudes matérielles de l'Europe.

*

**

5° CONDITIONS D'HYGIENE.

Le tableau que nous avons fait de l'habitat ne laisse pas présumer des conditions d'hygiène satisfaisantes. Elles sont loin de l'être en effet.

Il faut distinguer à ce sujet entre ce qui dépend et ce qui ne dépend pas de la volonté des habitants.

N'en dépendent pas : l'air, l'eau, les égouts.

L'air, au moins dans les maisons à étage et surtout dans l'ancienne médina, est une denrée rare, et qui se paie. Nous avons vu que les propriétaires se réservent toujours le dernier étage de leur maison : ce n'est que là qu'on peut atteindre l'air et le soleil. En bas, l'on vit au fond d'un puits, humide, froid et obscur. Aussi constate-t-on des différences de loyers du simple au double, et même au triple, pour des logements identiques, entre le rez-de-chaussée et les étages.



(Cliché de l'auteur)

Autre côté de la cour précédente :
le bidonville à étage, adossé au mur d'une maison bourgeoise.
Les chambres de l'étage sont habitées par des célibataires musulmans,
à raison de deux ou trois par pièce.

On peut affirmer que, dans l'ancienne médina, la salubrité d'un logement est en raison inverse de l'importance de l'immeuble : les petites cours entourées de logements sans étage, fussent-ils du style bidonville, sont moins malsaines que les grandes maisons à étages. Les gens ont le ciel au-dessus de leur tête, le soleil et l'air y circulent, tandis que les locataires de

certains rez-de-chaussée ne peuvent jouir de ces biens élémentaires qu'à condition de sortir de chez eux.

L'opinion et les autorités se sont à juste titre émues devant « la lèpre des bidonvilles ». On s'émeut beaucoup moins des taudis de la vieille médina, que personne ne vas voir et dont l'aspect extérieur ne choque pas l'œil. Loin de moi la pensée de vanter les bidonvilles. Je crois cependant qu'on aurait tort de leur réserver l'effort d'assainissement qui s'impose. Moins choquants du point de vue esthétique, les taudis de la ville sont plus malsains que les baraques du bidonville : elles n'ont pas d'étage et l'air comme le soleil y pénètrent sans obstacle. Il suffit d'entrer dans quelques maisons du mellah pour être aussitôt frappé de la mine hâve, de l'aspect rachitique des enfants. C'est le domaine privilégié du bacille de Koch et la tuberculose y fait des ravages.

Une statistique particulièrement intéressante a été faite à Rabat par les services de la santé : les examens radioscopiques ont donné les pourcentages suivants d'images de tuberculose pulmonaire : pour les habitants du douar Debbagh (bidonville) 2,5 à 2,7 % ; pour les habitants de la médina, 3 %. Nous n'avons pas de statistiques analogues pour Casablanca. Il y a fort à penser que les résultats en seraient identiques : quelque soit l'entassement de la population dans la médina de Rabat, il n'est pas comparable à celui qui règne ici, particulièrement dans le mellah (2).

Dans ses « notes sur l'enfance juive du mellah de Casablanca » (3), le Dr Mathieu signale les pourcentages suivants de cuti-réactions positives selon les âges :

- de 0 à 1 an 23,8 %
- de 1 à 5 ans 20,7 %
- de 5 à 10 ans 44,7 %
- de 10 à 15 ans 76,6 %

(2) Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que les examens préalables à la vaccination par le B.C.G. qui a été opérée récemment à Casablanca dans la population marocaine, sur une grande échelle, ont donné l'index tuberculinique suivant (cuti réactions positives) :

- Ancienne médina 44,6 %
- Musulmans 45,6 %
- Israélites 43 %
- Bidonville des carrières centrales 41,8 %
- Bidonville de Ben Msik 36,4 %.

Ces données confirment l'expérience effectuée à Rabat sur la salubrité comparée des bidonvilles et des vieilles médinas. Il est vrai que, pour la cité nouvelle d'Aïn Chok, le pourcentage est de 38,2, c'est-à-dire supérieur à celui de Ben Msik, et, pour la nouvelle médina, de 45,6, c'est-à-dire égal à celui qui concerne les musulmans de l'ancienne médina.

(3) In bulletin de l'institut d'hygiène du Maroc, tome VII, 1947.

et « les examens radioscopiques en série montrent que 75 % des enfants à cuti-réaction positive sont atteints à des degrés divers » (page 55). La cause est entendue.

L'eau manque, elle aussi. Les maisons qui ont l'eau courante ne forment qu'une petite minorité. Le D^r Mathieu donne le chiffre de 18 % pour le mellah. Il est certainement moins élevé encore dans les derbs *extra muros* car les immeubles importants y sont encore moins nombreux. Encore, quand il y a l'eau courante, ne s'agit-il que d'un robinet unique pour tout l'immeuble. La très grosse majorité des habitants sont obligés de recourir aux services du *gerrâb* (porteur d'eau), qui, chaque jour, vient vider sa *gerba* (outre) ou son bidon dans la jarre familiale. Le nombre des porteurs d'eau de l'ancienne médina donne une idée de l'importance de cette industrie : 120 porteurs de *gerba*, 700 porteurs de bidon et 100 charrettes à tonneaux. Le bidon de 15 à 18 litres coûte 5 francs, ce qui fait une dépense minimum de 10 francs par jour, doublée les jours de lessive, et porte le m³ d'eau à plus de 250 francs.

A vrai dire, presque toutes les maisons ou les cours ont des puits. Mais cette eau est polluée et impropre à la consommation. Les gens le savent et ne s'en servent que pour laver par terre. La présence de cette eau n'en constitue pas moins un danger pour la santé publique et l'on peut s'étonner que les cas de typhoïde ne soient pas plus fréquents.

En tout cas, la pénurie d'eau ne favorise pas la propreté des maisons et des humains. La saleté de certains êtres et de certains intérieurs est repoussante et rend le milieu propice au développement de toutes les infections.

Le problème des égoûts et celui des ordures est le plus grave peut être.

La totalité de l'ancienne médina et la plus grande partie des quartiers *extra muros* sont pourvus d'égoûts. Mais plusieurs derbs en sont dépourvus. C'est le cas par exemple du derb el Feçça (Bab Marrakech). Les habitants ont creusé des fosses perdues, dont la proximité avec les puits suffit à expliquer la pollution de l'eau.

Là où les égoûts existent, la situation n'est guère meilleure. Les conduites sont souvent bouchées. Les propriétaires ne veulent pas faire les frais de la réparation, les travaux municipaux déclarent que la charge ne leur incombe pas. Les locataires sont réduits ou à laisser les choses en l'état ou à se cotiser pour subvenir aux frais. Ils s'y révoltent en général après un certain temps pendant lequel un cloaque s'étale dans la cour ou dans le vestibule et déborde parfois même dans la rue.

Les latrines sont le plus souvent uniques pour un immeuble ou une cour, quelles que soient leurs dimensions et le nombre des habitants. Ces cabinets, à la turque, consistent en un simple trou obstrué par une pierre ou une plaque de tôle. Le coin est masqué en général

par un portillon en bois ou une vieille toile. C'est encore dans les grands immeubles qu'il est le moins bien tenu. Il faut songer qu'il n'y a parfois qu'une seule latrine pour plus de 100 personnes. On comprend pourquoi une odeur infecte vous saisit dès que vous entrez dans beaucoup de maisons. Quand l'endroit est bouché, on va chez le voisin, ou bien l'on attend, le soir, que la rue soit déserte.

L'enlèvement des ordures est organisé par la ville. Des charrettes passent dans les rues. Elles ne peuvent pénétrer dans toutes les impasses. Le conducteur sonne de la trompe et les ménagères doivent à ce moment apporter leur poubelle. On se doute qu'elles ne se rendent pas toutes ni toujours à l'invitation ; aussi quand les ordures s'entassent dans un coin de la maison, les jettent-elles purement et simplement dans le milieu de la rue. Certaines de ces impasses sont couvertes en permanence d'un tapis d'ordures, sur lequel les enfants s'ébrouent avec les chiens et les chats, au milieu d'un nuage de mouches.

La saleté de l'ancienne médina, pour peu qu'on s'écarte des grandes rues, est l'impression la plus forte que l'on garde de sa traversée.

La responsabilité en incombe en partie aux habitants qui ne savent pas accepter la discipline indispensable. Et ceci nous amène aux conditions d'hygiène qui dépendent des particuliers.

Il nous faut bien constater dans ce domaine une différence sensible entre les musulmans et les israélites. La comparaison est d'autant plus facile à établir que la promiscuité des deux populations est complète. Placés dans les mêmes conditions de vie, habitant les mêmes maisons, vivant porte à porte dans une cour ou un même patio, les uns maintiennent leur logement et leur personne dans une relative propreté, les autres croupissent dans le désordre et la saleté. On ne saurait généraliser, bien sûr, mais il n'est pas besoin de se promener longtemps dans le mellah pour constater le fait.

Si pauvre que soit le musulman, son intérieur est relativement ordonné, la femme fait la cuisine proprement. A côté sa voisine juive laissera trainer les légumes dans la boue, et si vous jetez un coup d'œil dans la pièce vous apercevrez un invraisemblable entassement de vieux chiffons, d'ustensiles non lavés, de vêtements en désordre.

La propreté des rues, de même, est plus facile (ou moins difficile...) à assurer dans les quartiers musulmans que dans le mellah.

Je me garderai bien de tirer, de cette simple constatation, un jugement quelconque. Je sais trop combien les conditions, dans lesquelles ont vécu, pendant des siècles, les israélites, rendent difficile et lente l'acquisition des habitudes d'hygiène. L'élite de la population juive, et les admirables œuvres d'assistance qu'elle a créées, luttent d'ailleurs avec courage contre cet état de choses.



(Cliché de l'auteur)

La place d'Ouezzane (quartier Bab Jdid), un vendredi après-midi. C'est la Jemaa-el-Fna du quartier. Des cercles se forment autour des conteneurs et des mines. En haut, à gauche une baraque foraine où se donnent des représentations théâtrales. Au fond, des boutiques, des échoppes, un café maure.

La petite bourgade de Ed-Dar-el-Beïda a connu un destin surprenant. C'est aujourd'hui une immense ville de plus de 500.000 âmes. Mais la vieille cité enserrée dans ses remparts est bien déchue. Comme la Casbah d'Alger, elle est devenue un quartier prolétarien. C'est aussi la plus grosse ville juive du Maroc. La classique séparation des races et des religions n'y est plus respectée : musulmans, juifs et européens y vivent côte à côte. Si proche qu'elle paraisse de son point de saturation, la densité humaine y augmente sans arrêt. Bien que les musulmans n'y soient plus en majorité, leur nombre ne laisse pas de s'accroître. Quant aux israélites, tous les immigrants cherchent à s'y caser et, contre toute vraisemblance, y parviennent.

Dans quelles conditions d'habitat vit cette population, nous avons essayé de le dire, avec une objectivité aussi froide que possible. Les faits parlent d'eux-mêmes : il y a là un très grave problème social. Ce n'est qu'un aspect fragmentaire, d'ailleurs, d'un événement immense : la naissance d'un prolétariat marocain. L'étude de la vieille médina de Casablanca suffit à faire sentir l'acuité des problèmes qu'il pose.

Celui de l'habitat n'est pas un des moindres. Je n'ai pas la prétention de le découvrir. Je voudrais seulement attirer l'attention de ceux

qui ont pour tâche de le résoudre, sur des secteurs urbains auxquels l'opinion ne prend pas garde. Les bidonvilles ont fait beaucoup parler d'eux depuis quelque temps. On s'est ému de leur aspect sordide. On s'attache à les remplacer par des logements sains. Les projets sont tout près d'entrer dans la phase des réalisations. On ne peut que s'en réjouir. Je ne suis pas sûr que le véritable ordre d'urgence soit celui-là. Beaucoup plus choquants pour l'œil, les bidonvilles sont moins malsains que les derbs de la vieille ville : nous avons vu quels indices permettent de l'affirmer. On aurait tort de croire que les anciens quartiers ne posent pas de problèmes d'habitat et que les gens peuvent bien continuer d'y vivre puisqu'ils le font depuis si longtemps. C'est inexact : ils n'y vivaient pas ainsi il y a 40 ans. Les conditions ont changé, le surpeuplement a transformé des maisons jadis spacieuses en une multitude de taudis.

Le problème des vieilles médinas est au moins aussi urgent que celui des bidonvilles : s'il pouvait convaincre de cette vérité, notre travail n'aurait pas été inutile.

Fin

ANDRÉ ADAM.